

Francophonies d'Amérique



La poésie franco-canadienne de la longue décennie 1970 (1968-1985)

Introduction

Emir Delic et Jimmy Thibeault

Numéro 38-39, automne 2014, printemps 2015

La poésie franco-canadienne de la longue décennie 1970 (1968-1985)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Delic, E. & Thibeault, J. (2014). La poésie franco-canadienne de la longue décennie 1970 (1968-1985) : introduction. *Francophonies d'Amérique*, (38-39), 11-23. <https://doi.org/10.7202/1039708ar>

La poésie franco-canadienne de la longue décennie 1970 (1968-1985)

Introduction

Emir Delic et Jimmy Thibeault

Université Sainte-Anne

Mieux que toute autre forme d'expression littéraire, la poésie a pu
puiser à l'inconscient de la minorisation et a affirmé, en dépit
de tout, la suprématie de la parole sur le silence.
FRANÇOIS PARÉ, « La poésie franco-ontarienne »

ÉCLATEMENT ET MORCELLEMENT, voilà deux termes ordinairement employés, non sans raison, pour décrire la situation de la francophonie canadienne au tournant de 1970. Car au même rythme que se précisent à cette époque les tendances nationalistes et indépendantistes au Québec et que la dénomination « Canadien français¹ » tombe en désuétude, les communautés francophones évoluant à l'extérieur du traditionnel bastion de la langue et de la vie françaises en Amérique sont amenées à s'affirmer dans leur spécificité. Ce besoin d'affirmation identitaire nourrira un bouillonnement culturel sans précédent porté, par-dessus tout, par la création littéraire. Ainsi, en parallèle à l'émergence de la littérature québécoise, elle-même clairement amorcée depuis 1960, on assiste une dizaine d'années plus tard à la naissance d'institutions littéraires francophones distinctes en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest canadien, notamment grâce à la fondation de maisons d'édition, à commencer par les Éditions d'Acadie (1972), les Éditions Prise de parole (1973) et les Éditions du Blé (1974). Permettant pour la première fois aux auteurs locaux de faire paraître leurs textes sans passer par le giron québécois (ou français) et sans se plier aux impératifs idéologiques d'une élite religieuse ou politique gardant la mainmise sur les seuls véritables lieux

¹ Pour un bon survol de l'évolution de la dénomination des « Français d'Amérique », telle qu'elle se rapporte en particulier à l'Ontario français, voir Danielle Juteau-Lee (1980).

de publication existants qu'étaient alors les journaux, ces trois maisons d'édition seront indissolublement liées à l'émergence de la littérature et de la culture d'expression française en milieu minoritaire au Canada. À vrai dire, il s'agit moins d'une « naissance » ou d'une « émergence » de ces corpus que de leur avènement à la modernité, chacun d'entre eux dérivant de l'ancien grand ensemble des écrits canadiens-français, qui plonge ses racines jusqu'aux années 1530. S'il ne fait alors pas de doute que l'avènement à la modernité des littératures québécoise, acadienne, franco-ontarienne et franco-ouestienne² contemporaines participe des logiques de dissolution, la question se pose de savoir si cet avènement s'est déployé uniquement sous les signes de rupture, d'éloignement et de résorption inhérents à ces logiques.

N'est-il pas permis de penser, en fait, qu'un certain nombre de similitudes ont été tout aussi déterminantes pour l'évolution des différentes littératures franco-canadiennes³ que les dissimilarités qui présidaient – et qui continuent de présider – à leur autonomisation? Après tout, ces littératures ne sont-elles pas toutes entrées dans la modernité en misant

² De plus en plus utilisé, cet adjectif désigne les communautés francophones des provinces canadiennes situées à l'ouest de l'Ontario, soit les trois provinces des Prairies et la Colombie-Britannique. Il revient à Yvan G. Lepage (2005 : 73).

³ L'épithète « franco-canadien » dénote ici l'ensemble de la francophonie canadienne, y compris le Québec. En effet, si certains critiques l'utilisent depuis la fin des années 2000 pour signaler une nouvelle configuration de l'espace culturel « canadien-français », par opposition à l'espace culturel « québécois », il est opportun de se demander dans quelle mesure cette nouvelle configuration ne participe pas, en deçà des convergences et des solidarités entre les communautés francophones hors Québec, de nouvelles relations – ou de nouvelles perceptions de relations déjà existantes, mais obscurcies au cours du dernier demi-siècle – entre ces communautés et le Québec. Car si François Paré, dans *Le fantasme d'Escanaba*, en arrive à la conclusion que « le Québec actuel ne pourra saisir sa véritable américanité que le jour où il prendra acte du récit diasporal qui l'habite » (2007 : 171), n'est-il pas aussi vrai que les communautés francophones minoritaires du Canada (et des États-Unis) qui portent ce récit diasporal québécois ne pourront saisir leurs véritables identités, elles aussi tributaires de remarquables rencontres et métissages entre francité et américanité, sans prendre acte de leurs multiples filiations au Québec? Aussi, à l'instar de la « franco-américanité » telle que conçue par Dean Louder, Jean Morisset et Éric Waddell (2001, 2008, 2013), la « franco-canadienneté » telle que nous l'envisageons dans ce dossier se veut-elle inclusive : sans aucunement ignorer les spécificités des littératures francophones du Canada, elle invite à un regard croisé de leurs réalités et, partant, à une meilleure compréhension et de leur unicité respective et de leur communalité.

sur la dimension à la fois idéologique et heuristique de la présence publique de la création artistique? Ne logeaient-elles pas toutes au carrefour des multiples tendances formelles et thématiques des deux continents, américain et européen? Cette position intermédiaire, aussi infortunée que fortunée, ne les a-t-elle pas conduites à la remise en cause des contraintes de toutes sortes et à la recherche d'idées et d'esthétiques nouvelles? Et ce faisant, ne cherchaient-elles pas à faire appel, souvent simultanément, autant aux dimensions ludiques qu'aux ressources illuminantes du langage? Ce sont donc pareilles confluences des littératures franco-canadiennes, au moment de leur avènement à la modernité, que ce dossier se propose d'explorer en abordant le genre qui, selon le mot célèbre de Paul Valéry, « n'est que la littérature réduite à l'essentiel de son principe actif » (1960 : 548), à savoir la poésie. Notre regard se portera plus précisément sur les œuvres poétiques parues entre 1968 et 1985, période qu'on pourrait nommer la « longue décennie 1970⁴ » dans la mesure où elle accuse, malgré ses multiples plissements propres aux différents milieux, une certaine cohérence des schèmes intellectuels et esthétiques à l'œuvre dans l'émergence des corpus littéraires franco-canadiens distincts.

Avant d'aborder la périodisation, il convient d'éclaircir les raisons qui ont mené au choix exclusif de la poésie comme corpus à l'étude. Si celle-ci se révèle d'emblée un terreau de réflexion des plus fertiles sur les « (in)(ter)dépendances⁵ » encore trop peu explorées, sinon franchement niées⁶, des littératures franco-canadiennes pendant la longue décennie 1970, ce n'est pas seulement parce qu'elle constitue, comme le souligne François Paré, « le langage même des marginalités » ([1992] 2001 : 24)⁷ ni même parce que la poésie, en opérant un retour continu du langage sur lui-même et en étant de la sorte foncièrement dialogique, se présente comme une forme de connaissance unique, chaque fois renouvelée, du

⁴ Afin de ne pas nuire à la lisibilité du texte, cette désignation ne sera plus mise entre guillemets.

⁵ Selon la belle expression de Benoit Doyon-Gosselin (2010).

⁶ Gaston Tremblay, par exemple, émet l'hypothèse d'une origine absolue de la littérature franco-ontarienne dans son ouvrage *La littérature du vacuum : genèse de la littérature franco-ontarienne* (2016).

⁷ Comme l'indique le propos de Paré présenté en épigraphe, la place centrale de la poésie dans les milieux minoritaires se confirme dans l'ensemble des travaux du grand théoricien de la minorisation, rythmés qu'ils sont par des œuvres poétiques d'origines diverses.

monde⁸. C'est aussi parce que la simple pratique de la poésie permet de faire apparaître les conditions de vie singulières, et pourtant apparentées, des communautés francophones, plus ou moins minorisées, qui sont dispersées à travers le Canada et, plus largement, l'Amérique du Nord⁹. Dans un article intitulé « L'Océan Amérique : notes sur un archipel identitaire », Pierre Nepveu formule des remarques pénétrantes à ce sujet :

L'impossible ou du moins l'improbable, l'invraisemblable, n'y a-t-il pas là quelque chose qui décrit avec justesse le fait d'écrire *des poèmes en français*, en Amérique du Nord? N'est-ce pas ce qui, tout compte fait et malgré l'évidente asymétrie entre le Québec et l'ensemble de la Franco-Amérique, nous rassemble quelque part? [...]

[C]e qui rend si improbable le fait d'écrire des poèmes en français sur ce continent n'apparaît jamais mieux que dans cette autre métaphore maritime, ce lieu commun que n'importe quel francophone d'Amérique du Nord, même un Québécois, peut reprendre à son compte : c'est le sentiment d'être dispersé, perdu, potentiellement *noyé* dans une *mer* anglophone. Si l'on peut parler d'un « archipel identitaire canadien-français », c'est toujours sur ce fond d'engloutissement possible dans l'océan Amérique (2012 : 21-22; en italique dans le texte).

Faisant écho aux travaux retentissants des géographes Dean Louder, Jean Morisset et Éric Waddell ([1983] 2007, 2001, 2008, 2013), ces propos du poète et critique québécois mettent l'accent, non sur les divergences, mais sur une convergence essentielle entre les différentes communautés de la Franco-Amérique : par-delà leurs différences géographiques, politiques ou socioculturelles bien réelles, leur filiation originelle fondée sur les migrations continentales de même que les expériences diasporiques qui s'en sont suivies¹⁰ font ensemble en sorte qu'une précarité et une inquiétude plus ou moins diffuses les habitent immanquablement. Or, de tous les genres littéraires, la poésie n'est-elle pas, grâce à ses modes

⁸ On se souviendra du statut singulier que Jean-Paul Sartre attribue à la poésie dans *Qu'est-ce que la littérature?*, où il fait valoir que sa signification ne gît ni dans les mots ni dans les choses, ni dans le signifiant ni dans le signifié, mais dans leur interaction constante : « [...] puisque les mots sont incréés, comme les choses, le poète ne décide pas si ceux-là existent pour celles-ci ou celles-ci pour ceux-là. Ainsi s'établit entre le mot et la chose signifiée un double rapport réciproque de ressemblance magique et de signification » ([1948] 2008 : 20-21).

⁹ N'oublions pas que l'ancien Canada français regroupait, dans son imaginaire nationalitaire non étatique, toutes les communautés de langue française de l'hémisphère Nord du continent américain. Voir, par exemple, Roger Bernard (1998).

¹⁰ Voir François Paré (2003, 2007).

de fonctionnement complexes, abstrus, exigeant une attention soutenue, celui qui sache le mieux forer, sonder et interroger les zones précaires et inquiétantes de l'expérience sensible du vécu? Si tous les genres littéraires se montrent lucides à l'égard de la condition humaine, la poésie n'est-elle pas, tant soit peu, extralucide? « De tous [*sic*] temps, écrit Léon-Paul Fargue dans *Lanterne magique*, la poésie fut toujours ce qu'il y a de plus "moderne", de plus dynamique. Elle est là qui nous précède et qui nous traîne vers l'avenir » ([1944] 2015 : 24). De pareille clairvoyance, les poètes de la francophonie canadienne, d'hier à aujourd'hui, nous fournissent des légions d'exemples, tant leurs œuvres sont inséparables de l'évolution des communautés qui forment ce vacillant mais résilient « archipel identitaire canadien-français » évoqué par Nepveu. Voilà pourquoi, bien que ce dossier se focalise sur la poésie, la notion de longue décennie 1970 – laquelle dénote, rappelons-le, la période où apparaît la modernité dans le champ littéraire franco-canadien – ne se limite guère à ce genre. Seulement, les contours de cette période se sont en quelque sorte d'abord dégagés dans et par la poésie avant de gagner les autres contrées littéraires et artistiques. Aussi la poésie se signale-t-elle comme une voie privilégiée pour une première exploration des traits saillants de la période en question.

Il reste à dire quelques mots sur les balises temporelles qu'on propose ici pour délimiter la longue décennie 1970 : 1968-1985. Soyons clairs : il est question, à l'aide de cette périodisation, de mettre en lumière un certain « air du temps » identifiable à la *durée* de l'avènement à la modernité des littératures québécoise, acadienne, franco-ontarienne et franco-ouestienne, et non pas de traiter de tel *moment précis*, forcément différent, qui ouvre la modernité respective de tel corpus. Ajoutons que, comme toute périodisation historique s'appuie sur un agencement général d'un certain nombre de traces et de témoignages, d'autres traces et témoignages pourraient sans doute conduire à établir d'autres limites à la période étudiée. Ce qui semble sûr, cependant, c'est que, peu importe la périodisation, la décennie 1970 affiche une certaine « longueur » dans le contexte de l'évolution des littératures franco-canadiennes. Car pour peu que l'on convienne que l'avènement à la modernité des littératures franco-canadiennes s'est déployé sous les enseignes d'une *affirmation de soi* (individuelle et collective) par la prise de parole et la revendication de sa légitimité, il se trouve que cette affirmation déborde, des deux côtés, les années 1970, même si elle s'y concentre. Si tel est le cas, c'est parce que le contexte sociohistorique et culturel qui a conditionné la période était à la

fois local et global : d'une part, chaque région a connu, à sa manière et selon son rythme particulier, une sorte de « révolution tranquille », caractérisée, entre autres, par la laïcisation des institutions, la circulation d'idées et de mœurs jadis proscrites par l'élite et la montée de nouveaux groupes de chefs de file (les jeunes, les masses populaires et les intellectuels engagés) ; d'autre part, en même temps que les différents milieux de la francophonie canadienne s'influençaient mutuellement, le Québec occupant une place de choix dans cette dynamique, tous subissaient l'influence incontournable qu'exerçaient à l'époque les divers mouvements populistes, coopératifs et contestataires, nourris à l'esprit de la contre-culture américaine¹¹. Si l'année 1968 a connu plusieurs bouleversements à l'échelle mondiale (révoltes étudiantes en Europe, au Japon et en Amérique du Nord ; grève générale en France ; tensions raciales aux États-Unis ; assassinat de Martin Luther King ; guerre du Viet Nam ; réélection de Léopold Sédar Senghor à la présidence du Sénégal ; signature du Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires, etc.), elle a aussi laissé des marques indélébiles sur la francophonie canadienne. Tracées dans le sillage des assises nationales des États généraux du Canada français qui se sont tenues en novembre 1967 et qui ont fait éclater au grand jour une scission dans la « nation canadienne-française », ces marques incluent le « moment 68 » (Belliveau, 2014) en Acadie, la création du Parti québécois, les consultations de l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario en vue de l'élargissement de son mandat (l'Association redéfinit ce dernier en 1969 et devient l'année suivante l'Association canadienne-française de l'Ontario) et la fondation de la Société franco-manitobaine. Notons également que la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme fait paraître, en 1968, le deuxième des six volumes de son

¹¹ Frédéric Rondeau en brosse un excellent tableau général : « La contre-culture offre [...] une forme de réponse à la société américaine de l'époque. Face au développement rapide des médias de masse, elle crée la *Free Press* et les médias alternatifs ; constatant l'industrialisation galopante, elle propose des expériences communautaires (retour à la nature, communes) ; s'opposant à la Guerre au Viet Nam, elle promeut le mouvement pacifiste ; rompant avec la tradition et la morale petite-bourgeoises [*sic*], elle prône la libération sexuelle et l'usage de drogues ; dénonçant les privilèges accordés à la majorité blanche, elle cherche à mettre en valeur les minorités (*Black Panther Party*, « Chicanos », Amérindiens, mouvements homosexuels) ; se détournant du christianisme, elle s'intéresse à la spiritualité orientale ; enfin, luttant contre la technocratie, elle préconise la création, les *happenings* et l'improvisation » ([s. d.], [s. p.]).

rapport final (il s'agit de celui sur la question cruciale de l'éducation) et que c'est sur la recommandation de cette commission que *La loi sur les langues officielles* du Canada est promulguée en 1969. Outre ces quelques repères historiques qui auront une influence durable sur la francophonie canadienne, il importe de remarquer, en ce qui concerne le domaine littéraire, que c'est en 1968 que paraît *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières et que Michèle Lalonde rédige, à la suite de l'emprisonnement de Vallières pour ses activités au sein du Front de libération du Québec, le fameux poème *Speak White*, qu'elle récitera à la mythique Nuit de la poésie du 27 mars 1970 au théâtre Gesù, à Montréal. On sait aujourd'hui que ce *happening* poétique a galvanisé autant la population québécoise que les autres communautés francophones du Canada, si bien qu'il apparaît comme étant à l'origine de la grande majorité des événements publics ou privés consacrés à la poésie – ces « cuisines » ou « soirées » de poésie ayant lieu tantôt dans des bars, des cafés ou des salles de spectacle, tantôt chez tel poète – qui scandent la longue décennie 1970 et dont l'héritage se prolonge jusqu'à nos jours. Au début de cette longue décennie, l'heure est donc manifestement à l'affirmation de soi véhémence, voire militante, ressentie comme une libération, un cri du cœur, et conjuguée à l'éveil d'une conscience en quête de légitimation. Il en va de même, d'ailleurs, pour la fin de la période, soit 1985. En fait, en dépit de certains événements majeurs sur le plan international et national (affaire du *Rainbow Warrior*, crise de Sigonella, attentat terroriste du vol 182 d'Air India, séparation entre les associations des travailleurs de l'automobile du Canada et des États-Unis, etc.), les bouleversements socioculturels de 1985 influent nettement moins sur la francophonie canadienne et, partant, sur sa littérature que ceux de 1968. Or, si ce ne sont pas eux qui, en transitant par la création artistique, signent en 1985 la fin de la longue décennie 1970, à quoi tient ce jalon terminal? En bref, à l'essoufflement de la volonté d'affirmation de soi telle qu'elle s'est manifestée jusqu'alors.

Tout porte à croire, en ce sens, que l'affirmation de soi, à force de déceler peu à peu ses limites durant la longue décennie, cède le pas à une nouvelle quête qui implique d'autres *topos*, d'autres voyages, d'autres itinéraires¹². Si l'on devait donner un nom à cette nouvelle quête, qui est souvent entreprise par une exploration de l'ailleurs ou une rencontre de

¹² Sur ce sujet, on consultera avec intérêt Jacques Paquin (2012), Robert Yergeau (2004) et Lélia L. M. Young (2012).

l'autre, ce serait vraisemblablement celui de la *connaissance de soi*. L'acte de passer de la volonté d'affirmation de soi à celle de connaissance de soi est on ne peut mieux illustré dans le film *Toutes les photos finissent par se ressembler* d'Herménégilde Chiasson. Paru en 1985, ce magnifique court-métrage met en scène une conversation que tiennent, dans un restaurant de Moncton, un artiste, en l'occurrence Herménégilde Chiasson, et sa fille. Aspirant à devenir écrivaine, la fille demande des conseils au père qui, en guise de réponse, lui raconte, dans un vacillement constant entre présent et passé, entre récit enchâssé et récit enchâssant, son cheminement tâtonnant et son engagement, supposément déclinant, dans le milieu littéraire et artistique acadien moderne. Si l'on se demande à la fin de l'œuvre qui, du père ou de la fille (ou du spectateur), a bénéficié le plus de cet échange curieux, il reste que la possibilité même d'un retour sur le passé révolu à la faveur d'un regard sobre, réflexif et rétrospectif repose sur une volonté de connaissance dépassant de loin le besoin élémentaire, immédiat, de se dire. Il y a donc eu non seulement passage, mais aussi cheminement. Cheminement vers la connaissance de soi (de la fille et du père) à travers l'affirmation de soi (du père et de la fille).

En poésie, ce cheminement vers la connaissance de soi semble passer par l'une ou l'autre de quatre déclinaisons de l'affirmation de soi (ou encore par des combinaisons de ces dernières), déclinaisons qui s'articulent en autant de courants poétiques qui façonnent, de bout en bout, la poésie franco-canadienne de la longue décennie 1970. L'affirmation de soi ayant d'emblée été associée à l'éveil d'une conscience collective, il n'est pas étonnant que le courant esthétique qui prédomine pendant la longue décennie 1970 soit la « poésie du pays ». Prônant le réalisme et la quotidienneté, celle-ci s'attache à promouvoir et à exalter les valeurs de la communauté. Si cette écriture identitaire est présente aussi bien en 1968 qu'en 1985, elle a pour ainsi dire changé de terroir. Car, après avoir été exploitée au Québec par les poètes réunis autour de Gaston Miron et des Éditions de l'Hexagone à compter de 1953 et après avoir atteint son apogée à la Nuit de la poésie en 1970, elle va progressivement s'effriter dans la Belle Province et élira domicile, jusqu'à la fin de la longue décennie 1970, en Acadie, en Ontario et, dans une moindre mesure, dans l'Ouest canadien. Le deuxième courant esthétique majeur de la période est représenté par la « poésie contre-culturelle ». Elle prend aussi son envol en 1968 avec la parution de *Pornographic Delicatessen* de Denis Vanier (1968). Puisant dans la poétique de la *beat generation*, se faisant volontiers bercer par les rythmes de la révolte ou de

la plainte (rock, jazz, soul) et affectant parfois l'image du poète « maudit » ou « déchu », les poètes contre-culturels explorent corps et âme le goût et le mal de vivre dans l'ici-maintenant. Il est intéressant d'observer que c'est en Acadie et en Ontario français qu'émergent, à partir de 1973, les œuvres qui marient peut-être de la manière la plus constante et la plus riche poésie du pays et poésie contre-culturelle. Nous songeons ici, du côté acadien, aux œuvres poétiques de Raymond Guy LeBlanc, de Guy Arsenault et d'Herménégilde Chiasson et, du côté ontarien, à celles de Jean Marc Dalpé, de Patrice Desbiens et de Michel Vallières. En 1968, on assiste à un autre mariage poétique puissant : *L'écho bouge beau* (1968) de Nicole Brossard unit le formalisme au féminisme, et ce, dans cet ordre. En effet, tandis que la poésie formaliste, orientée vers l'exploration de l'imaginaire et du langage, s'implante dans les littératures franco-canadiennes au moins depuis la création de la revue *La Barre du jour*¹³ en 1965, la poésie féministe, axée sur l'expression du sujet féminin par l'exploration du langage, s'imposera réellement à partir de 1975, grâce à un autre recueil de Brossard, *La partie pour le tout* (1975). À l'instar de Brossard, la plupart des poètes franco-canadiens de la longue décennie affichent, en effet, une prédilection pour plus d'un courant poétique. En font foi, parmi d'autres, Claude Beausoleil, François Charron, Madeleine Gagnon et France Théoret au Québec; Rose Després, Gérald Leblanc et Dyane Léger en Acadie; Robert Dickson et Michel Dallaire en Ontario; et J. R. Léveillé et Paul Savoie dans l'Ouest canadien. Voilà qui montre que la poésie du pays, la poésie contre-culturelle, la poésie formaliste et la poésie féministe, qui traversent, toutes, les œuvres franco-canadiennes de la longue décennie 1970 ne sont ni étanches ni mutuellement exclusives. Elles n'en investissent pas moins les textes de cette période d'un lien sociopoétique qui leur est propre.

Les contributions qui composent ce dossier proposent donc une (re)lecture de la poésie issue des différentes régions francophones du Canada dans l'optique de la longue décennie 1970. Partant de la prémisse que l'on assiste à un mouvement global d'affirmation identitaire au sein des communautés de la francophonie canadienne qui n'est plus celui de l'ancien Canada français, les articles du dossier nous invitent à comparer et à contraster la prise de parole issue des différentes régions, lesquelles manifestaient à l'époque leurs particularités culturelles tout en maintenant un certain lien sociopoétique. L'idée du présent dossier

¹³ La revue devient *La Nouvelle Barre du jour* en 1977.

n'est évidemment pas de gommer les particularités culturelles des diverses communautés, mais bien de voir comment ces communautés, par la poésie, ont porté un même désir de s'affirmer, de se dire, de prendre une place dans le monde littéraire qui ne les enfermerait pas d'emblée dans une identité réductrice, menottée aux traditionnelles références régionalistes, religieuses et folkloriques.

Les deux premiers textes du dossier abordent la poésie de différentes régions francophones du Canada par un regard croisé qui révèle certaines cohérences dans leur affirmation sociale et culturelle. Jimmy Thibeault explore en ce sens le discours d'affirmation identitaire qui se met en place en Acadie et en Ontario français au cours des années 1970 et 1980 à travers le prisme de la franco-américanité. Élise Lepage étudie, pour sa part, trois auteures majeures, André Lacelle, Hélène Dorion et Dyane Léger, dont les premiers recueils ont d'abord reçu un accueil timide parce qu'ils ne correspondaient pas au discours identitaire de l'époque, essentiellement masculin. Les articles de Thibeault et Lepage ouvrent ainsi la réflexion sur la longue décennie 1970 en repensant les espaces culturels issus de l'ancien Canada français à partir de l'image de l'archipel, telle qu'évoquée plus tôt.

Les articles de Lise Gaboury-Diallo et de Thierry Bissonnette revisitent respectivement les mouvements de la modernité franco-manitobaine et ceux de la contre-culture québécoise. Gaboury-Diallo offre une lecture de la poésie franco-manitobaine qui se profile dans les années 1970 et 1980, et qui repose en partie sur le désir des poètes – particulièrement Paul Savoie, J. R. Léveillé et Charles Leblanc – de se dire dans leur modernité. Les poètes, en tant qu'individus, habiteraient alors leur poésie, non à la manière de porte-parole de la communauté, mais à la manière de sujets se mettant au service de l'écriture. Bissonnette, quant à lui, relève un même désir d'individualisation de la poésie chez les poètes québécois de la contre-culture, notamment chez Claude Péloquin, Lucien Francoeur et Michel Beaulieu. En examinant plus précisément la posture de ces poètes, Bissonnette tire au clair un certain malaise intergénérationnel qui oppose ces écrivains, d'une part, aux générations précédentes et, d'autre part, à la génération suivante, en laquelle ils ne reconnaissent pas, ou peu, une véritable relève.

Le dossier se termine par deux articles qui proposent une relecture, au moyen du concept de longue décennie 1970, d'œuvres bien connues de la critique. Dans son article, Michael Brophy s'intéresse au rôle qu'a

joué la poésie d'Herménégilde Chiasson dans la construction d'une « poétique » acadienne. Pour Brophy, l'œuvre de Chiasson, particulièrement *Mourir à Scoudouc* (1974) et *Toutes les photos finissent par se ressembler* (1985), proposerait, à travers l'appel d'une certaine finitude, de passer de la « survivance » à la « survenance » d'une parole véritablement acadienne. Julia Hains, pour sa part, étudie la tension qui existe dans la poésie de J. R. Léveillé entre la revendication d'autonomie du texte et la participation active du sujet écrivain à la légitimation de la communauté. Si, à l'instar de Gaboury-Diallo, Hains reconnaît que Léveillé refuse de limiter son œuvre à son contexte d'écriture, il lui semble que cette écriture n'est pas exempte de tension entre l'autonomie esthétique et la parole communautaire, une tension qui amène à penser l'écriture, non pas par le rejet de toute trace identitaire, mais plutôt dans son dépassement.

Examiner la poésie franco-canadienne dans la perspective de la longue décennie 1970 permet, somme toute, de constater combien la réception différenciée de la parole poétique est à même d'alimenter un regard toujours renouvelé, non seulement sur un corpus littéraire, mais encore sur l'être-ensemble de l'ondulant imaginaire diasporique de la francophonie canadienne.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLIVEAU, Joel (2014). *Le « moment 68 » et la réinvention de l'Acadie*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa et le Centre de recherche en civilisation canadienne-française.
- BERNARD, Roger (1998). *Le Canada français : entre mythe et utopie*, Ottawa, Les Éditions du Nordir.
- BROSSARD, Nicole (1968). *L'écho bouge beau*, Montréal, Éditions Estérel.
- BROSSARD, Nicole (1975). *La partie pour le tout*, Montréal, Éditions de l'Aurore.
- CHIASSON, Herménégilde (1974). *Mourir à Scoudouc*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- CHIASSON, Herménégilde (réalisateur) (1985). *Toutes les photos finissent par se ressembler*, [film documentaire], Office national du film, 54 min 2 s, [En ligne], [https://www.onf.ca/film/toutes_les_photos_finissent_par_se_ressembler/] (14 janvier 2017).

- DOYON-GOSSELIN, Benoit (2010). « (In)(ter)dépendance des littératures francophones du Canada », *Québec Studies*, n° 49 (été), p. 47-58.
- FARGUE, Léon-Paul ([1944] 2015). « Notes sur la poésie », *Lanterne magique : chroniques littéraires de Paris occupé*, Paris, Seghers, p. 23-26.
- JUTEAU-LEE, Danielle (1980). « Français d'Amérique, Canadiens, Canadiens français, Franco-Ontariens, Ontariens : qui sommes-nous? », *Pluriel*, n° 24, p. 21-42.
- LALONDE, Michèle (1974). *Speak White*, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone.
- LEPAGE, Yvan G. (2005). « Rôle et enjeux de la collection "Bibliothèque canadienne-française" », *Liaison*, n° 129, p. 73-76.
- LOUDER, Dean (2013). *Voyages et rencontres en Franco-Amérique*, Québec, Éditions du Septentrion.
- LOUDER, Dean, Jean MORISSET et Éric WADDELL (dir.) (2001). *Vision et visages de la Franco-Amérique*, Québec, Éditions du Septentrion.
- LOUDER, Dean, et Éric WADDELL (dir.) ([1983] 2007). *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- LOUDER, Dean, et Éric WADDELL (dir.) (2008). *Franco-Amérique*, Québec, Éditions du Septentrion.
- NEPVEU, Pierre (2012). « L'océan Amérique : notes sur un archipel identitaire », dans Lélia L. M. Young (dir.), *Langages poétiques et poésie francophone en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 17-30.
- PAQUIN, Jacques (dir.) (2012). *Nouveaux territoires de la poésie francophone au Canada, 1970-2000*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- PARÉ, François ([1992] 2001). *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Les Éditions du Nordir.
- PARÉ, François (2003). *La distance habitée*, Ottawa, Les Éditions du Nordir.
- PARÉ, François (2007). *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Éditions Nota bene.
- PARÉ, François (2010). « La poésie franco-ontarienne », dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, p. 113-152.
- RONDEAU, Frédéric ([s. d.]). « Contre-culture », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, [s. p.], [En ligne], [<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/60-contre-culture>] (10 janvier 2017).
- SARTRE, Jean-Paul ([1948] 2008). *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Éditions Gallimard.
- TREMBLAY, Gaston (2016). *La littérature du vacuum : genèse de la littérature franco-ontarienne*, Ottawa, Éditions David.
- VALÉRY, Paul (1960). *Œuvres*, t. II, édité par Jean Hytier, Paris, Éditions Gallimard.
- VALLIÈRES, Pierre ([1968] 2011). *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Typo.
- VANIER, Denis (1968). *Pornographic Delicatessen*, Montréal, Éditions Estérel.

YERGEAU, Robert (dir.) (2004). *Itinéraires de la poésie : enjeux actuels en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest canadien*, Ottawa, Les Éditions du Nordir.

YOUNG, Lélia L. M. (dir.) (2012). *Langages poétiques et poésie francophone en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.